



Le royaume en fête : les mariages royaux de Philippe III et de l'infante Isabel Clara Eugenia à Valencia (1599)

Pascal Gandoulphe

► To cite this version:

Pascal Gandoulphe. Le royaume en fête : les mariages royaux de Philippe III et de l'infante Isabel Clara Eugenia à Valencia (1599). Cahiers d'Etudes Romanes, Centre aixois d'études romanes, 2008. <hal-01383518>

HAL Id: hal-01383518

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01383518>

Submitted on 24 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pascal Gandoulphe

Le royaume en fête : les mariages royaux de Philippe III et de l'infante Isabel Clara Eugenia à Valencia (1599)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Pascal Gandoulphe, « Le royaume en fête : les mariages royaux de Philippe III et de l'infante Isabel Clara Eugenia à Valencia (1599) », *Cahiers d'études romanes* [En ligne], 18 | 2008, mis en ligne le 15 janvier 2013, consulté le 27 novembre 2013. URL : <http://etudesromanes.revues.org/2035>

Éditeur : Centre aixois d'études romanes

<http://etudesromanes.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://etudesromanes.revues.org/2035>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Cahiers d'études romanes

Le royaume en fête : les mariages royaux de Philippe III et de l'infante Isabel Clara Eugenia à Valencia (1599)

Pascal GANDOULPHE

CAER (EA 854) Aix-Marseille Université

Avant de présenter l'étude de deux passages significatifs de la *Relación de las fiestas celebradas en Valencia con motivo del casamiento de Felipe III*, de Felipe de Gauna¹, nous définirons brièvement le cadre conceptuel de l'histoire politique dans lequel s'inscrit notre réflexion.

Depuis quelques années, dans le sillage des travaux pionniers de Max Weber, Norbert Elias, Roger Chartier², de nombreux historiens de l'Europe à l'Époque moderne³ ont emprunté à la sociologie contemporaine et à l'anthropologie politique un certain nombre de leurs problématiques et de leurs concepts. Ce faisant, ils ont porté un regard nouveau sur les pratiques sociales, politiques et culturelles des élites, ainsi que sur les ressorts du pouvoir et les formes de légitimation et de coercition inhérentes à son exercice. Ainsi, l'étude des mécanismes de

¹ F. de GAUNA, *Relación de las fiestas celebradas en Valencia con motivo del casamiento de Felipe III*, Ed. de Salvador Carreres Zacarés, Valence, Acción Bibliográfica Valenciana, 1926, 2 vol., 960 p.

² N. ELIAS, *La sociedad cortesana*, México, Fondo de Cultura Económica, 1982, 403 p. ; R. CHARTIER, *Culture écrite et société : l'ordre des livres : XIVe-XVIIIe siècles*, Paris, Albin Michel, 1996, 240 p. ; M. WEBER, *La ville*, Paris, Aubier-Montaigne, 1982, 218 p.

³ F. BOUZA ÁLVAREZ, *Imagen y propaganda. Capítulos de historia cultural del reinado de Felipe II*, Madrid, Akal, 1998, 261 p. ; J. MARTINEZ MILLAN, *Instituciones y élites de poder en la Monarquía Hispánica durante el siglo XVI*, Madrid, Ediciones de la UAM, 1992, 262 p. ; J. MARTINEZ MILLAN, S. FERNANDEZ CONTI (dir.), *La monarquía de Felipe II : La Casa del Rey*, Madrid, Fundación MAPFRE TAVERA, 2 vol., 950 p. et 999 p. ; J. MARTINEZ MILLAN, M. A. VISCEGLIA, *La monarquía de Felipe III : La Casa del Rey*, Madrid, Fundación MAPFRE TAVERA, 2 vol. ; B. J. GARCIA GARCIA, M. L. LOBATO (coord.), *Dramaturgia festiva y cultura nobiliaria en el Siglo de Oro*, Madrid-Frankfurt am Main, Iberoamericana-Vervuert, 2007, 416 p.

reproduction et de légitimation des élites, celle du fonctionnement des structures de pouvoir et des dispositifs de fidélisation des hommes, ne peuvent désormais être conduites sans prendre en compte la structure particulière du champ politique à l'Époque moderne. En effet, si le champ politique est dominé par une instance prépondérante, l'État, monarchique ou oligarchique, ce dernier, loin d'être le seul maître du jeu, se trouve en permanente interaction avec d'autres sujets de droits, (corps constitués, juridictions seigneuriales) et d'autres acteurs du pouvoir (clientèles aristocratiques, municipalités, parlements). L'État partage de fait l'ordre juridique ; il n'en a pas le monopole. De cette particularité, qui fait la spécificité de ce que l'on a trop longtemps appelé l'État moderne, il s'ensuit que l'établissement d'un ordre politique repose bien plus sur la capacité de cet État à réduire le *dissensus* entre les parties que sur la plus ou moins grande efficacité d'un appareil institutionnel de gouvernement à mettre en application une politique déterminée. L'État à l'Époque moderne était loin d'être, comme on le lisait encore naguère, un système rationnel homogène et centralisé de structuration politique du territoire. S'appuyant sur cette critique salutaire d'une vision trop génétique de l'État moderne, qui porterait en germe un ensemble de traits propres aux formes d'États issus des révolutions bourgeoises du tournant des XVIII^e et XIX^e siècles et qui apparaît de plus en plus comme une source de confusion et d'anachronisme, l'historiographie actuelle questionne la pertinence de l'application du concept d'État aux monarchies de l'Europe moderne⁴.

Ce nouveau point de vue permet d'appréhender les objets traditionnels de la recherche en histoire politique et sociale dans toute leur complexité, mais aussi de porter un regard nouveau sur un certain nombre de phénomènes que l'on considérait naguère du ressort des philologues, des historiens de l'art ou de la littérature, plutôt que de celui des historiens du politique. Tel est le cas des nombreuses relations

⁴ Le lecteur trouvera une excellente mise au point sur la question dans la contribution de S. de DIOS, « El Estado Moderno, ¿un cadáver histórico ? », parue dans l'ouvrage coordonné par A. RUCQUI, *Realidad e imágenes del poder. España a fines de la Edad Media*, Valladolid, 1988, pp. 389-408. La critique la plus radicale de la notion d'État moderne dans l'historiographie espagnole a été formulée par B. CLAVERO, *Tantas personas como Estados. Por una antropología política de la historia europea*, Madrid, Tecnos, 1986, 109 p. et P. FERNANDEZ ALBALADEJO, *Fragments de Monarquía. Trabajos de historia política*, Madrid, Alianza Editorial, 1993, 487 p., notamment, dans le chapitre intitulé « El estado real », pp. 86-140.

de fêtes royales, aristocratiques, religieuses ou urbaines, largement diffusées sous forme manuscrite ou imprimée, dans l'Espagne du Siècle d'Or, comme ailleurs dans l'Europe à la même époque.

Malgré le filtre qu'introduit le point de vue d'un auteur dans la mise en récit des célébrations, ces relations de fêtes sont sans doute les sources qui permettent le mieux de saisir le déroulement de l'intégralité des manifestations qui se sont succédé lors des célébrations festives. La fête, bien sûr, comme tout événement historique n'est accessible qu'au travers des traces qu'elle a laissées, et les récits qui se sont donné pour but de les décrire en est une de toute première importance. C'était d'ailleurs leurs fonctions premières : donner à voir une version de l'événement à celui qui n'y a pas assisté, et en conserver la mémoire, une mémoire, pour ceux qui en ont été les différents acteurs, commanditaires ou participants⁵.

Le récit que construit Felipe de Gaona des fêtes dont il relate le déroulement peut être étudié selon une triple perspective :

– la problématique de la mise en récit : il est clair que Gaona interprète et opère des choix, ce qu'il faut prendre en compte et élucider.

– la problématique d'histoire sociale et culturelle : la fête royale, aristocratique ou urbaine, est le cadre privilégié de l'expression des goûts et des sensibilités, de la culture en somme, de cette élite *naturelle* qu'est la noblesse. En outre, la fête offre à ses protagonistes l'occasion de partager ces goûts et ces sensibilités et, partant, de manifester leur adhésion à tout un ensemble de codes sociaux et de valeurs agglutinantes sur lesquels repose la cohésion idéologique de la noblesse, au-delà des tensions qui traversent ce corps dont on sait l'hétérogénéité, du point de vue économique, social et politique. Le concept d'*habitus*, forgé par Pierre Bourdieu⁶, rend compte de cet ensemble de valeurs et de conduites intériorisées qui fondent la conscience et la reconnaissance de l'appartenance à un champ déterminé, en l'occurrence celui de la noblesse. Le positionnement des individus à l'intérieur d'un champ

⁵ Sur cette question, nous renvoyons à l'éclairante réflexion de F. BOUZA, *Comunicación, conocimiento y memoria en la España de los siglos XVI y XVII*, Salamanca, Publicaciones del SEMYR, 1999, 148 p., notamment le deux premiers chapitres, pp. 15-78.

⁶ P. BOURDIEU, *Questions de sociologie*, Paris, Les éditions de minuit, 1984, 268 p., pp. 113-120.

donné résulte d'un rapport de force permanent dont les règles sont à ce point intériorisées par les acteurs en présence qu'elles semblent s'imposer de façon *naturelle*. Dans cette compétition souvent implicite, faire la preuve de l'ancienneté de son lignage, faire état des services rendus à la monarchie, faire ostentation de sa richesse, avoir la capacité de protéger et de mobiliser ses fidèles ou l'aptitude à intervenir dans la sphère publique sont autant d'enjeux essentiels pour qui occupe une position dominante dans le champ, ou pour qui y aspire.

– la problématique d'histoire politique : la fête organisée par le roi, par un puissant aristocrate ou bien par une ville, est le lieu et le moment de l'affirmation des aspirations politiques que nourrissent les différents acteurs qui en sont les commanditaires et les participants. Minutieusement conduits sous l'égide de la puissance organisatrice de l'événement, les spectacles, les réjouissances et les célébrations qui se succèdent obéissent à un cérémonial précis, porteur d'un ensemble de significations culturelles, sociales et politiques censées représenter ce que Georges Balandier appelle « les modes existants de distribution du pouvoir »⁷ entre les différents acteurs en présence. Vue sous cet angle, la fête apparaît comme un événement doté d'une forte dimension politique visant à produire un ordre, ou à le modifier, puisqu'on ne peut considérer l'ordre politique comme une construction établie et statique. Au contraire, l'ordre, fondé sur l'établissement de rapports hiérarchisés, est porteur des tensions inhérentes aux rapports dissymétriques que la hiérarchie instaure. Pour reprendre les termes de Georges Balandier « ordre et désordre sont donnés en même temps, le changement a ses racines dans le système lui-même »⁸.

Sans négliger les deux premières, c'est à cette troisième problématique que nous allons principalement nous intéresser. En effet, les célébrations collectives (entrées royales, processions ou défilés, représentations théâtrales, tournois, pas d'armes, bals, mascarades, etc.) peuvent être considérées comme un ensemble de rituels politiques et sociaux qui produisent des formules schématisées et abstraites susceptibles de réduire la complexité du champ politique. Il s'agit de le rendre lisible en

⁷ G. BALANDIER, *Anthropologie politique*, Paris, Quadrige / Presses Universitaires de France, 1999, 240 p., p. 223.

⁸ *Ibidem*, préface, p. X.

quelque sorte, mais en proposant une lecture univoque et simplifiée des rapports de domination et de soumission qui s'y produisent⁹.

C'est dans ce cadre conceptuel que nous allons traiter ici des « rites et rythmes urbains » dans l'un des récits des fêtes organisées à Valence à l'occasion du double mariage royal qui y fut célébré en 1599 entre Philippe III et Marguerite d'Autriche, d'une part, et la demi-sœur du roi, l'infante Isabel Clara Eugenia, avec l'archiduc Albert d'Autriche. L'auteur de cette relation, l'une des plus complètes parmi celles que cet événement a suscitées, Felipe de Gaona, en a été le témoin visuel. Issu du patriciat urbain des *ciutatans*, Felipe de Gaona, a exercé plusieurs charges politico-administratives au sein du gouvernement municipal de la ville de Valence¹⁰. Son récit, rédigé entre 1600 et 1602, est demeuré inédit jusqu'à sa publication par Salvador Carreres Zacarés en 1926¹¹.

L'événement et sa portée politique : des enjeux multiples

Le premier de ces enjeux est dynastique. Le double mariage royal de 1598-99 (Ferrare-Valence) a été négocié par Philippe II et l'empereur Rodolphe II de Habsbourg afin de consolider l'alliance entre les deux branches des Habsbourg, celle d'Espagne issue de Charles Quint et celle d'Autriche, issue de son frère cadet, Ferdinand, qui fut élu Empereur après l'abdication de Charles en 1556. Ce projet d'union matrimoniale s'inscrivait dans une politique dynastique qui était censée sceller l'accord que Charles et Ferdinand avaient conclu, selon lequel la dignité impériale serait transmise par alternance de l'une à l'autre branche des Habsbourg. Ainsi, Philippe II devait-il succéder à Ferdinand avant de

⁹ E. MUIR, *Fiesta y rito en la España Moderna*, Madrid, Editorial Complutense, 2001, 389 p., pp. I-XXIII. On trouvera également d'intéressantes réflexions assorties d'exemples historiques précis dans l'ouvrage de R. STRONG, *Les fêtes de la Renaissance (1450-1650) : art et pouvoir*, Arles, Solin, 1991, 381 p.

¹⁰ Voir à ce propos l'introduction de S. CARRERES ZACARES, *op. cit.*, pp. XIII-XLVII. L'auteur indique un certain nombre d'informations biographiques sur Felipe de Gaona, et dresse une liste des textes traitant des mariages de Philippe III et de sa demi-sœur.

¹¹ Le manuscrit conservé à la Biblioteca Universitaria de Valencia porte le titre suivant : *Libro copioso i muy verdadero del cassamiento y bodas del Rey de España don Phelippe tercero con doña Margarita de Austria en su Ciudad de Valencia de Aragón y de las solemnnes entradas que les hicieron en ella con las grandes fiestas nupciales que se selebraron en estas bodas, con las de sus Altessas de la Ynfanta de España doña Ysabel de Austria con el archiduque Alberto de Austria y de la descripción de los desposorios de Sus Maçestades y Altessas que se selebraron en la ciudad de Ferrara por el Summo Pontifice Clemente octavo en el año 1598.*

transmettre la couronne à son cousin germain Maximilien, fils de Ferdinand. Dans le cadre de cette alliance dynastique, Philippe II avait épousé en 4^{ème} noce la fille de Maximilien, Anne d'Autriche, qui fut la mère de Philippe III. Auparavant, Ferdinand et Charles avaient uni leurs enfants : Marie de Habsbourg, fille de Charles Quint et de l'impératrice Isabelle, avait épousé son cousin germain Maximilien, fils de Ferdinand. On sait que l'accord sur la transmission de l'Empire, qui mécontentait la plupart des princes impériaux, ne fut jamais respecté, mais cela n'entama pas la solidité de l'alliance entre les Habsbourg d'Autriche et d'Espagne.

Ce que prouve le double mariage royal qui nous intéresse ici et qui reproduit, une génération plus tard, la même alliance dynastique.

Le premier des deux mariages unit Philippe III et Marguerite d'Autriche. Elle est la fille de l'archiduc Charles de Styrie, fils de l'Empereur Ferdinand I^{er} et de Marianne de Bavière, fille du duc Albert V de Bavière. Ils sont cousins au 2^{ème} degré, Marguerite étant la cousine germaine d'Anne d'Autriche, mère de Philippe III.

La seconde union célébrée concerne la demi-sœur de Philippe III : Isabel Clara Eugenia, fille de Philippe II et d'Elisabeth de Valois. L'infante Isabel Clara Eugenia épouse l'archiduc Albert d'Autriche, fils de l'empereur Maximilien II et de Marie de Habsbourg. Maximilien et Marie, nous l'avons vu, étaient cousins germains. Donc, leur fils Albert est le cousin au 2^{ème} degré de l'infante Isabel Clara Eugenia, sa future épouse.

Cette politique fut doublement désastreuse dans ses conséquences. D'une part, elle entraîna la Monarchie hispanique dans la Guerre de Trente Ans, en 1618, alors qu'elle n'y était pas préparée et qu'elle n'avait pas grand intérêt à y participer. D'autre part, elle est la cause des mariages consanguins à répétition qui finirent par mettre en péril la continuité dynastique, interrompue du fait de la stérilité de Charles II. Mais ce ne sont pas ces aspects-là qui nous intéressent ici, quoique l'enjeu dynastique, la défense de la Maison d'Autriche, ait probablement suscité la grande quantité de textes analogues relatant les célébrations organisées lors du mariage à Ferrare (par procuration en 1598) et du déplacement de Marguerite d'Autriche et de l'archiduc Albert.

Ce sont les enjeux de politique intérieure qui retiendront notre attention. Ils sont multiples, autant que le sont les principaux acteurs de l'événement : le favori de Philippe III, Lerma, la puissante municipalité de Valence, les représentants permanents du royaume aux *Cortes* siégeant à la *diputación del general*, les grands lignages valenciens et les personnalités nouvelles que le changement de règne propulse sur le devant de la scène politique.

L'un des enjeux de première importance est lié à la personnalité du marquis de Denia, favori de Philippe III à qui l'on doit le choix de Valence pour y célébrer cette double union. Don Francisco Gómez de Sandoval y Rojas est en effet un puissant aristocrate valencien, fils de don Francisco de Sandoval, marquis de Denia et de doña Isabel de Borja, fille du IV^{ème} duc de Gandía, don Francisco de Borja, entré dans la compagnie de Jésus après la mort de son épouse, fondateur du collège de Gandía, et canonisé par l'Église catholique en 1671.

Le marquis de Denia est plus connu sous le nom de comte puis duc de Lerma (ville située dans les environs de Burgos). D'abord au service du prince don Carlos puis du jeune Philippe (en 1592), il noue avec lui une relation très étroite au point que Philippe II, inquiet de l'influence que le précepteur exerçait sur le jeune prince, a voulu l'écarter de l'entourage de son fils en le nommant vice-roi de Valence en 1595, pour une période de trois années. Pour l'anecdote, Lerma n'a pas achevé son mandat de trois ans : en 1597, sachant le roi Philippe II malade (il meurt en 1598), Lerma abandonne son poste et décide de rejoindre la cour afin de ne pas perdre l'influence qu'il exerce sur le futur roi dont il connaît la faiblesse de caractère. Dès la mort de Philippe II, c'est lui qui prend les rênes du pouvoir.

Lerma est une figure complexe : on ne reviendra pas ici sur sa trajectoire¹². On rappellera seulement que don Francisco Gómez Sandoval y de Rojas est animé de l'ambition de laver l'honneur de son lignage marqué d'infamie, près de 150 ans plus tôt, sous le règne de Jean II. C'est à cette occasion que son aïeul, banni de Castille, avait été accueilli dans la couronne d'Aragon où il fut doté du fief de Denia dans

¹² La personnalité et la carrière politique et Lerma ont fait l'objet de nombreuses études. On citera ici la plus récente et la plus exhaustive : Antonio FEROS, *El duque de Lerma : realza y privanza en la España de Felipe III*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2002, 518 p.

le royaume de Valence. La concession de la ville de Lerma et du titre afférent (il est fait Grand d'Espagne par Philippe III) est de ce point de vue, une victoire éclatante : les Sandoval y de Rojas ont retrouvé ce dont Jean II les avait "injustement" dépouillés. À l'instar du destin de la plupart des *validos* dont se sont entourés les *Austrias menores* au XVII^e siècle, cette ascension fulgurante ne l'empêchera pas de connaître la disgrâce : Lerma, assigné à résidence dans ses domaines, n'échappa à la rigueur de la justice que grâce à l'immunité ecclésiastique que lui conférait la pourpre cardinalice qu'il avait fort opportunément sollicitée et obtenue peu de temps avant de perdre la faveur du roi. La *vox populi* disait à ce propos : « *Para no morir ahorcado, el mayor ladrón de España se vistió de colorado* ».

La célébration du double mariage royal à Valence permet à Lerma d'inviter le roi à séjourner sur ses terres de Denia. C'est une forme de consécration sociale et politique, désormais, toute l'Espagne sait que Lerma tient le roi dans sa main.

D'autres enjeux concernent les rapports entre les différentes instances de pouvoir et le roi. Sans entrer dans le détail des relations complexes entretenues entre le pouvoir royal et le royaume de Valence, particulièrement avec la municipalité et les États, les *estaments*, on rappellera que celles-ci ont connu de fortes tensions, notamment lors du mandat exceptionnellement long du prédécesseur de Lerma à la vice-royauté de Valence, don Francisco de Moncada, marquis d'Aytona, vice-roi de 1581 à 1595. Nous avons eu l'occasion de souligner, dans d'autres travaux, que dans bien des domaines, le style de gouvernement de Lerma, fondé sur la persuasion et la recherche du consensus, avait permis de plus grandes avancées du pouvoir monarchique que les méthodes autoritaires et parfois brutales du marquis d'Aytona, notamment lorsqu'il s'est agi d'obtenir, de la part la municipalité comme du royaume, des concessions de services financiers exceptionnels. Nous avons également mis en lumière ce que ces succès doivent à l'habileté politique de Lerma qui a su construire une clientèle, en promouvant des personnes qui lui étaient fidèles, en faisant leurs carrières, en récompensant les services rendus et en recherchant la

collaboration des institutions représentatives des pouvoirs locaux, municipalité et royaume¹³.

À la lumière de ces précisions contextuelles sur les enjeux politiques du moment, quelle peut être la lecture politique du récit, composé par Felipe de Gauna, des festivités organisées à l'occasion du double mariage royal ?

Rythme et pouvoir

Concrètement, les fêtes se sont déroulées, pour ce qui est de la ville de Valence, du 19 février 99, jour de l'entrée de Philippe III, jusqu'au 4 mai, jour où le cortège royal quitte la ville par la mer, sur une des vingt galères qui forment la flotte, et met le cap sur Barcelone.

Pendant deux mois et demi, la ville a été sens dessus dessous : défilés, aventures mises en scène dans les rues et dans les jardins de la ville, naumachies dans les eaux du port, tournois, joutes, jeux de cannes, représentations théâtrales, courses de taureaux, escarmouches, bals et banquets, ont rythmé la vie des Valenciens. Mais ces bouleversements des rythmes de la vie urbaine ne devaient pas se traduire par l'instauration du désordre, au contraire, les autorités municipales avaient prescrit un ensemble de dispositions exceptionnelles visant à maîtriser le déroulement des festivités.

Au préalable, par un arrêté rendu public le 16 février, les autorités municipales décrétaient quatre jours de fêtes afin de célébrer l'entrée de Philippe III qui était prévue pour le 19 février et formulaient un ensemble de prescriptions applicables à l'ensemble de la population. Les habitants de la capitale devaient cesser toute activité pendant ces quatre jours, orner et illuminer les fenêtres et les rues, porter les plus beaux de leurs habits, ne pas encombrer les rues et enlever tous les étals devant les boutiques afin de laisser passer librement les carrosses et les chevaux¹⁴. La fête suppose évidemment un changement de rythme de la vie urbaine, et ce changement est imposé à la population par la persuasion, mais aussi par la contrainte : il est prévu un concours d'illuminations nocturnes doté de trois prix (respectivement de 15, 10 et

¹³ P. GANDOULPHE, *Au service du roi. Institutions de gouvernement et officiers dans le royaume de Valence (1556-1624)*, Presses universitaires de Montpellier, 2005, 338 p.

¹⁴ F. de GAUNA, *op. cit.*, p. 124.

5 livres valenciennes) mais des amendes sont aussi envisagées (d'un montant de 60 sous, soit $\frac{1}{2}$ livre de la monnaie valencienne) pour quiconque ne respecterait pas ces prescriptions.

En soi, ce changement de rythme constitue un effet de pouvoir des autorités urbaines sur la population de la cité qui est sommée de répondre aux attentes des instances municipales organisatrices des festivités liées à l'entrée royale de Philippe III.

Mais avant d'étudier le récit que Felipe de Gauna fait du rituel de l'entrée de Philippe III à Valence, rappelons que le monarque a été l'hôte de son favori à Denia pendant quelques jours. Là, le marquis était le grand ordonnateur des fêtes qui furent célébrées pour l'occasion. On retiendra deux moments-clés abondamment relatés par Felipe de Gauna : un tournoi, organisé dans la plus pure tradition chevaleresque, et ce que l'on appellerait aujourd'hui une manipulation ou bien un canular, à savoir la fausse alarme d'une attaque barbaresque, suivie d'un simulacre d'embuscade turque lors du départ de Philippe III et d'Isabel Clara Eugenia de Denia. Ces deux derniers événements nous semblent particulièrement intéressants en ce qu'ils bouleversent l'économie conventionnelle du spectacle.

Le déroulement du tournoi obéit à un rituel de représentation, pour reprendre la distinction établie par Edward Muir entre rituels de présence et de représentation. Les premiers ont pour objet de rendre présent ce qui ne l'est pas : le corps du Christ dans le rite de l'Eucharistie en est un exemple, ou de réaliser ce qui ne l'est pas encore : le couronnement d'un roi ou le consentement des époux qui rendent réels l'investiture du pouvoir ou le sacrement du mariage. Les seconds sont perçus comme des éléments d'un discours construisant une lecture de l'événement ritualisé, une représentation¹⁵. Comme le souligne l'auteur de cette réflexion sur le rite et ses fonctions dans l'Europe Moderne, cette distinction est bien souvent difficile à opérer, tant elle dépend de la façon dont le rite est perçu.

Dans le cas du tournoi dont il est ici question, c'est la fonction de représentation qui prévaut dans le rituel chevaleresque que cette manifestation mobilise, pour les acteurs du tournoi comme pour les

¹⁵ E. MUIR, *op. cit.*, pp. XXI-XXII.

spectateurs : les joutes et les duels sont une représentation codifiée de ce pourquoi la noblesse est faite, à savoir, la guerre et l'exercice des armes. D'ailleurs Felipe de Gauna le rappelle à la fin du récit du tournoi, lorsqu'il décrit le combat frontal entre les chevaliers répartis en deux équipes : la fougue des jeunes hommes est telle, qu'ils se prennent au jeu et il faut l'intervention des parrains pour éviter les débordements et faire en sorte que le rituel de combat reprenne le pas sur le combat véritable :

Entonces con mucho ánimo de cada uno se vinieron a juntar los unos para los otros con tanto esfuerzo y valerosidad de sus personas se sacudieron de cuchilladas a la fola, tan de veras, que parecía que los golpes descargavan ensima de algunos aiunques de herrería saliendo muchas llamas y Centellas de fuegos de los ielmos de sus cabessas, andando muy encendidos en la batalla como si se huviessen de vencer los unos a los otros, y viendo esto los padrinos tubieron por bien de ponerse de por medio y departirlos de tan gran combatte [...].¹⁶

La frontière est fragile entre le rituel et le combat qu'il représente. Felipe de Gauna réfère ce brouillage momentané comme pour mieux rappeler ce dont le rite est ici la représentation. Heureusement, l'ordre du rituel reprend le dessus : les chevaliers, un temps emportés, retrouvent instantanément leur contenance dès l'intervention des parrains, figures d'autorité dans la distribution des rôles que signifie le rituel.

D'après Felipe de Gauna, le tournoi s'est déroulé de nuit, après 8 heures du soir, ce qui requérait la présence de nombreuses torches éclairant la scène où se déroulait le spectacle des combats :

Estando este tablado por lo alto y alrededor del por sus puestos todo arodeado de antorchas encendidas, que parecia dia claro, tantas heran, que muy bien se podian ver atornear y pelear como a valerosos cavalleros.¹⁷

Outre la présence de cette estrade, fort ressemblante à une scène de théâtre, qui distingue l'espace de la représentation et celui du public, celle des torches permet d'opérer un changement de rythme, en créant le

¹⁶ F. de GAUNA, *op. cit.*, p. 103.

¹⁷ *Ibidem*, p. 96.

jour au milieu de la nuit. Ce changement de rythme nous semble être un des ressorts essentiels du passage du quotidien réel des acteurs et des spectateurs à l'espace du spectacle et de la représentation.

On ne s'attardera pas sur les récits répétitifs des combats qui constituent la matière la plus abondante du chapitre XII¹⁸ : le rituel est immuable, le prétendant se présente au *maestre de campo*¹⁹ accompagné de ses deux parrains, engage un combat contre le *mantenedor*, ou *défenseur*, du tournoi au cours duquel trois lances sont brisées et cinq coups d'épée échangés. Dans le texte, la description prend le pas sur la narration et Felipe de Gauna se contente de vanter les mêmes qualités chez les différents participants : la beauté et la richesse du costume, le bel aspect du chevalier, sa hardiesse et sa vigueur au maniement des armes.

Tous ces jeunes nobles qui participent à ce rituel chevaleresque et qui sont représentés par Felipe de Gauna d'une façon tout à fait conventionnelle, conforme aux représentations des vertus chevaleresques, mais aussi le public qui les observe, semblent célébrer ce qui fonde l'unité et la solidarité, au moins théorique, du groupe nobiliaire, harmonieusement réuni dans le partage des valeurs de la chevalerie dont la noblesse a fait son idéal. Mais ce rituel n'est pas univoque : tout en étant producteur de consensus, il opère une distribution des rôles et, partant, l'établissement d'une hiérarchie. Ainsi, le *maestre de campo* est-il un aristocrate castillan, fils aîné du comte de Lemos, alors vice-roi de Naples et le *mantenedor* un aristocrate valencien, don Jaime Ladrón y de Pallas, comte de Sinarcas. Le premier chevalier *aventurier* à se présenter sur la scène est une figure montante de l'aristocratie valencienne au tournant des XVI^e et XVII^e siècles : don Gaspar Mercader, fils aîné du seigneur de Buñol, à qui Philippe III et Lerma octroyèrent le titre de comte à l'issue des *Cortes* de 1604. Membre de l'*Academia de los Nocturnos*, le jeune Gaspar Mercader

¹⁸ Il n'est pas dans notre intention ici de nous interroger sur la nature exacte de la fête chevaleresque dont il est question dans ce passage. Felipe de Gauna emploie le mot *torneo*, or, certains éléments semblent davantage appartenir au déroulement du "pas d'armes" qu'au tournoi proprement dit.

¹⁹ L'emploi du terme de *maestre de campo* est curieux dans ce contexte où l'on parle habituellement de *rey de armas*. Le *maestre de campo* est un officier militaire chargé du commandement d'un *Tercio*.

prenait une part active à la vie intellectuelle de la capitale du royaume²⁰. Ayant reçu l'office de *baile general* de Valencia, son père était à la tête de l'une des institutions les plus prestigieuses de l'appareil de gouvernement du royaume, quoique ses attributions eussent été réduites par l'extension de celles de l'Audience royale²¹. Or il est remarquable que, parmi tous les récits du tournoi, seul celui du combat qui oppose don Gaspar Mercader et don Jaime Ladrón connaît un développement inattendu. En effet, et rien dans le récit du combat ne le justifie, car don Gaspar ne réalise pas un exploit qui le distinguerait des autres chevaliers, celui-ci se voit invité à la tente du *mantenedor* qui lui propose de l'assister dans cette fonction. Il est en quelque sorte "promu" assistant de *mantenedor*. On formule l'hypothèse selon laquelle le choix de don Gaspar pour assumer cette fonction inscrite dans le rituel chevaleresque, ce dont Felipe des Gauna se fait ici l'écho, apparaît comme une représentation de la "promotion" des Mercader, qui deviennent un rouage importante de la clientèle valencienne de Lerma²².

Ce dernier, le maître des lieux, est pratiquement absent de la narration du tournoi, seul est mentionné le nom de son fils qui fait partie des *aventuriers* qui y participent. Pourtant, le marquis de Denia est le grand ordonnateur des festivités qui se déroulent sur ses terres. Cette absence de Lerma dans le texte nous semble avoir partie liée avec la conception particulière de la projection de la royauté dans la Monarchie hispanique, se caractérisant par une politique de rareté de l'image, entrecoupée de quelques rares moments d'apparitions publiques, mise en pratique par Philippe II et suivie par son successeur. L'invisibilité et l'inaccessibilité du monarque, pour reprendre les termes de l'historien britannique John Elliott, le mystère que cela suscite, contribuent à la déification du monarque. Dans le récit de Felipe de Gauna, Lerma ne fait son apparition qu'à la fin du chapitre XII, lorsque Philippe III et l'infante Isabel Clara Eugenia quittent les États du marquis de Denia, comme

²⁰ Sur l'*Academia de los Nocturnos*, institution éphémère mais particulièrement brillante dans la Valence de la fin du XVI^e siècle, on lira avec profit l'article de J. L. CANET, « Estructura del saber y estructura del poder : organización y funciones de la Academia de los Nocturnos de Valencia. », *De las academias a la enciclopedia*, p. 95-124, Valence, Edicions Alfons el Magnànim, 1993, 428 p.

²¹ P. GANDOULPHE, *op. cit.*, pp. 110-120.

²² On constate que Felipe de Gauna relate avec beaucoup d'emphase le rôle que joue don Gaspar Mercader, *baile general*, dans la mise en place de la flotte sur laquelle embarquent le roi et l'infante pour traverser l'Albufera. (Chapitre XIII, p. 108).

pour mieux marquer, à ce seuil de la narration, l'autorité qu'il exerce sur le jeune roi. Cette analyse semble confirmée par le récit des événements qui précèdent le départ du roi et de l'infante.

La veille au soir, alors que les invités du marquis de Denia assistaient à la représentation d'une *comedia* au château, le spectacle fut interrompu par l'irruption d'un capitaine de la *guardia de la mar*, milice chargée de la surveillance des côtes, qui était porteur d'un terrible message : les Turcs assiégeaient l'île toute proche d'Ibiza ; ils étaient prêts à déferler sur le littoral valencien. Il fallait donner l'alarme et mettre les troupes sur le pied de guerre. On interrompit donc la représentation théâtrale et la fête prit un nouveau rythme :

Tocarón arebato todas las campanas de la villa de Denia, alborotóse todo el lugar y castillo, disparando mucha artillería [...] pusiéronse en armas todos los soldados de la villa, hordenando los capitanes sus compañías y banderas para haver de salir donde les fuesse mandado, passóse toda la noche con este ruydo y alboroto de arebato falso, que pareció a más de quatro cortessanos que lo fuera, por estar seguros en sus tierras de tratar con moros de la mar, asta que al día claro se decubrió la burla de tal arebato con mucha rissa de los que lo tenían por burla y sabidores dello.²³

Tout cela n'était donc qu'un spectacle ! Un spectacle d'une bien plus grande envergure que la représentation théâtrale, sur laquelle aucune information n'est apportée par l'auteur du récit, et qui semble de toute façon bien pâle et conventionnelle, au regard de la fracassante mise en scène du "péril turc" que le maître des festivités a conçu pour éblouir ses hôtes, et ce, toute la nuit durant. Cette représentation, qui s'apparente à une manipulation collective, est venue interrompre l'autre, théâtrale, comme pour signifier un brouillage des frontières qui distinguent la réalité historique de la fiction. D'après Felipe de Gauna, la fausse alarme et le branle-bas de combat qui s'est ensuivi ont été perçus comme "réels" par la plupart de ceux qui ont participé à l'événement ou qui y ont assisté, tant on vivait à Valence sous la menace des razzias barbaresques. Seuls quelques uns savaient de quoi il retournait. Pour ceux-là, le spectacle n'était pas tant la mise en alerte des dispositifs militaires de la ville de Denia que d'observer la surprise, l'effroi et les

²³ F. de GAUNA, *op. cit.*, p. 105

sentiments divers, et bien réels, que la proximité du “péril turc” devait susciter chez ceux qui ignoraient tout de la mystification²⁴.

Le lendemain, le marquis de Denia eut recours au même artifice pour simuler l'attaque du convoi royal par une troupe de faux soldats vêtus à la turque et mis en déroute par les cinq compagnies de la *guardia de la costa*. C'est à ce moment du récit que Felipe de Gauna nomme clairement le marquis de Denia : *el patron y Marqués de la misma tierra*.

Si l'on doit accorder crédit au récit de Felipe Gauna, force est de constater que, bien qu'elle soit peu présente dans le texte lui-même, la figure de Lerma apparaît comme une instance dominante, dotée d'un important pouvoir de manipulation, capable de bouleverser le rythme prévu du déroulement des festivités et de mettre en scène un spectacle à l'échelle d'une ville tout entière abusée par la fausse alerte. Y a-t-il plus impressionnante manifestation de pouvoir que cette capacité à créer une illusion collective de cette ampleur ? De fait, Lerma, grand ordonnateur, met en scène sa toute puissance, qui se manifeste ici dans sa capacité à briser le rythme convenu des festivités. Quoique innocentes dans leurs prolongements, la simulation de l'attaque ottomane, puis la fausse embuscade visant le convoi royal, apparaissent comme une manifestation ambiguë de ce pouvoir dont le favori fait ici ostentation : dans cette mise en scène, si Lerma peut envoyer les troupes à la rescousse du roi et de l'infante, c'est parce qu'il a lui-même créé le danger dont il les sauve. En quelque sorte, usant des deux ressorts essentiels du pouvoir, la protection et la coercition, il signifie qu'il protège le roi autant qu'il le menace.

Rituels politiques : l'entrée de Philippe III à Valence

Entre Denia et Valence, le cortège royal s'est arrêté à Cullera, puis s'est embarqué sur les eaux de l'Albufera en direction de Catarroja où il était prévu de faire étape. L'épisode de la traversée de l'Albufera souligne la magnificence du spectacle :

²⁴ D'ailleurs, lorsque, au chapitre suivant, il relate l'arrivée du cortège royal à Cullera, Felipe de Gauna rappelle le souvenir de la razzia que la ville avait subie en 1551 (Chapitre XIII, p.107).

Era maravilloso espectáculo ver tantas velas inchadas por el viento tan grande y espessa arboleda de las enenas de los barcos²⁵

Le voyage se déroule dans une nature paisible et généreuse : les oiseaux étaient si nombreux et si peu farouches qu'on pouvait les attraper à la main, ce qui amusait beaucoup les dames de compagnie d'Isabel Clara Eugenia. Enfin, après avoir dormi à Catarroja, le cortège royal s'approche de Valence le vendredi 19 janvier. Avant de relater l'entrée royale, qui donne lieu à un rituel chargé d'une forte symbolique politique, comme nous le verrons ici, Felipe de Gauna suspend la narration au début du chapitre XV, pour citer les termes du décret municipal auquel nous avons fait allusion précédemment et souligner le zèle des autorités municipales à recevoir dignement leurs hôtes royaux. C'est ainsi que l'on apprend que les constructions éphémères, portes et arcs de triomphe, qui ont été édifiées pour l'occasion sur les places et dans les principales rues de la ville, ont été financées par le Conseil de Valence²⁶. L'institution municipale est clairement identifiée comme la principale instance organisatrice. C'est d'ailleurs pour mieux le souligner que l'*incipit* du chapitre XV est consacré à l'évocation de la ville de Valence, réjouie et honorée par la présence du roi. Faire ainsi le récit de l'entrée royale, c'est dire ce qu'il en est de la puissance municipale.

L'entrée royale est un événement particulièrement riche de significations qui sont désormais bien connues. Edward Muir a mis en évidence que l'entrée d'un souverain dans l'une des ville de son royaume, quelque pacifiques que soient les relations entre le monarque et ses sujets, est un moment particulièrement délicat car il opère de fait un déplacement des rapports de pouvoir : en accueillant l'autorité suprême du roi, la ville reconnaît une forme de soumission à ce pouvoir supérieur. Cette situation met en danger, ne serait-ce que d'un point de vue symbolique, l'intégrité de la ville²⁷. L'établissement d'un cérémonial lors de l'entrée du souverain dans une ville est bien sûr une façon d'honorer son roi, mais c'est aussi l'occasion, pour le pouvoir municipal, de rappeler l'existence politique de la ville. Cette affirmation politique de la ville possède une double dimension, la première concerne

²⁵ F. de GAUNA, *op. cit.*, p. 109.

²⁶ *Ibidem*, p. 124.

²⁷ E. MUIR, *op. cit.*, pp. 301-310.

les rapports entre la ville-capitale et le roi, la seconde les rapports entre les élites municipales et la population qu'elles gouvernent. D'une part, il s'agit de rappeler au monarque qui prétend la posséder, que la ville est un puissant sujet de droit, et que sa soumission il y a, c'est par un acte volontaire. D'autre part, il s'agit pour les élites municipales d'œuvrer à la cohésion de la population urbaine en faisant émerger une conscience collective civique, un patriotisme municipal en quelque sorte, qui "politise" la communauté.

Dans le récit de Felipe de Gauna, la narration de l'entrée de Philippe III et d'Isabel Clara Eugenia est précédée de celle de la formation du cortège des autorités municipales au grand complet et du périple que celui-ci décrit à travers la ville avant d'aller accueillir le roi et sa demi-sœur à l'extérieur des portes de la ville. Dans un premier temps, les autorités municipales sont désignées par leurs fonctions et font l'objet d'une minutieuse description de leurs habits d'apparat. Le cortège emprunte les principales rues de la ville, *cavallers*, *bolsería*, puis traverse l'esplanade du marché en direction de la porte de Saint Vincent Ferrier, au-delà de laquelle les rejoindront Philippe III et Isabel Clara Eugenia. Lorsqu'ils franchissent la porte de la ville, Felipe de Gauna nomme chacun des officiers municipaux, y compris le *racional* Jaime Bertrán, qui assume au sein du Conseil de Valence, les fonctions proches de celles du *corregidor* castillan, notamment en matière de contrôle des finances municipales. Jaime Bertrán, nous l'avons indiqué dans d'autres travaux, était un homme de la clientèle de Lerma à Valence.

La rencontre se déroule de la manière suivante. À l'extérieur de l'enceinte municipale, à la porte de Saint Vincent, tout ce que Valence compte de noblesse et de patriciat urbains, *ciudadanos ricos de la ciudad*, pour reprendre les termes employés par Gauna, est réuni qui attend. À quelques dizaines de mètres, le carrosse royal est arrêté. Les représentants des autorités municipales franchissent la porte de la ville, accompagnés de musiciens, puis s'arrêtent à distance (*a buen trecho de*) du carrosse. Là, ils attendent les ordres du roi qui les invitera à manifester leur obéissance :

Donde estuvieron aguardando un rato el horden que se avía de tener de parte de Su Magestad, como se dirá.²⁸

Philippe III et l'infante descendent du carrosse et, selon l'auteur du récit, viennent se placer devant l'attelage, pour mieux admirer l'assemblée qui vient à leur rencontre. Avec ce geste qui le rapproche des officiers municipaux, qualifiés de *padres de la república desta ciudad*²⁹, Philippe III manifeste sa bienveillance à l'égard de la ville et de ses libertés : il attend que la ville se donne à lui par un acte volontaire. La mise en récit de Felipe de Gauna me semble ici particulièrement signifiante : la formule métaphorique, *padres de la república*, est employée pour la première fois et à deux reprises, à ce moment crucial de la narration de la cérémonie de l'entrée royale, juste avant que les édiles accomplissent le rite du baisemain en signe de reconnaissance de leur soumission au pouvoir royal. Pour mieux souligner l'enjeu politique de ce premier contact entre le roi et les représentants de la ville, Felipe de Gauna emploie un lexique beaucoup plus politique que dans les lignes précédentes. Le glissement sémantique de *ciudad* à *república* de Valencia, n'est pas neutre, comme si le texte rendait compte de l'effet voulu, ou de l'effet produit, par le défilé des autorités municipales, qui est de faire de ces représentants du Conseil municipal, l'incarnation du corps civique et de la "république" de Valence :

Fue que los Jurados sobredichos ya nombrados, en señal de su officio y como a padres de la república valenciana [...].³⁰

Entonses haziendo su devido acatamiento con la hordinaria y devida sirimonia, legando por su mismo horden que venían, le bessaron la mano a su Rey y Señor, segun sus preminencias y antigüidades de officios, sin perjudicarse los unos a los otros, reconosciéndole por Rey y Señor de parte de su leal y afflicionada ciudad de Valencia [...].³¹

²⁸ F. de GAUNA, *op. cit.*, p. 127.

²⁹ On relèvera que cette métaphore est également employée dans de nombreux traités politiques pour exprimer le lien à la fois charnel et de sujétion unissant le roi et la république formée par ses sujets.

³⁰ F. de GAUNA, *op. cit.*, p. 227.

³¹ *Ibidem*, p. 128.

Ainsi, l'acte ritualisé de la soumission de la ville au roi, loin de constituer un affaiblissement de l'identité politique de la ville, contribue-t-il, à lui donner forme.

On rappellera que ce rituel politique a lieu à l'extérieur de la ville, avant que le roi en franchisse la porte. De ce fait, il nous semble opérer une sorte de règlement préalable et consensuel du trouble que pourrait susciter la nouvelle distribution des pouvoirs entraînée par la présence du roi à l'intérieur de la ville. Le règlement de cette situation potentiellement conflictuelle passe ici par la confirmation par le roi de la domination qu'exercent les élites municipales sur le corps politique de la ville. Ce n'est qu'après ce rite accompli, que le roi peut, sans danger aucun pour l'intégrité de la ville, ou pour ses élites, en franchir la porte et pénétrer sur son territoire.

Ce que firent Philippe III et Isabel Clara Eugenia, une fois reçu l'hommage des édiles valenciens. Sur ce point encore, le texte de Gauna interprète autant qu'il décrit, ce qui se traduit par l'emploi réitéré du possessif, *su ciudad, la ciudad suya*³², absent dans les pages précédentes. L'auteur de la narration exprime l'un des effets du rituel accompli : la prise de possession de la ville par le roi.

L'entrée est solennelle, le roi et l'infante avancent sous un dais, *un palio de brocado*, porté par les représentants du Conseil de la ville, mais l'entrée va être différée par l'accomplissement du dernier rite de passage, à savoir le franchissement d'un arc de triomphe dressé contre la porte de Saint Vincent. La description succède à la narration, et Felipe de Gauna décrit par le menu deux des représentations qui figurent sur l'arc. On relèvera la lenteur du rythme imposé par l'accomplissement des rites successifs qui marquent la soumission de la ville, puis le franchissement de son enceinte.

L'arc fait partie de ceux qui ont été construits sur commande de la ville de Valence : on peut aisément admettre l'hypothèse que le message politique et idéologique qui s'y trouve procède des autorités municipales, puissance invitante quoique soumise à l'autorité du souverain.

³² *Ibidem*, p. 128.

De quoi se compose cet arc de triomphe ? Le premier élément relevé par Felipe de Gauna est une représentation aisément identifiable du roi Jacques I^{er} le conquérant, vainqueur des maures et créateur du royaume de Valence et de ses premiers *fueros*. La figure, située à la droite de l'arc, est assortie d'une *copla real*, poème de dix octosyllabes, le mètre du *romance* de la poésie épique. Dans ce poème, Jacques I^{er} s'adresse directement, à la première personne, au roi Philippe III à qui il remet le royaume qu'il a lui-même "libéré des païens". Le poème fait de la souveraineté, l'objet d'une translation directe entre les deux monarques.

Sur l'autre pilier à la gauche de l'arc, une autre figure représente Philippe I^{er}, dit Philippe le beau, arrière grand-père de Philippe III. Le contenu du poème, dont la forme métrique est identique au précédent, est surprenant. L'évocation de la figure d'un Philippe d'Autriche qui n'a jamais régné sur la couronne d'Aragon, et qui ne l'a fait que fort brièvement sur celle de Castille, où la souveraine légitime était son épouse Jeanne, est assez rare et nous semble malaisée à interpréter. On sait que l'avènement des éphémères successeurs d'Isabelle la catholique a suscité de nombreux espoirs dans certains secteurs, urbains et lettrés, de la population : ceux qui plaidaient pour une limitation des pouvoirs exceptionnels de l'Inquisition, ceux qui demandaient une autre politique fiscale, favorisant les secteurs productifs de biens manufacturés plutôt que l'exportation de matières premières comme il se produisait dans le secteur de la laine et des manufactures textiles. Bref, on ne saurait affirmer que l'évocation de Philippe le beau est ici porteuse de toutes ces valeurs politiques d'ouverture qu'il a réellement incarnées à l'aube du XVI^e siècle, mais le fait est que la présence de ce roi parmi les figures représentées sur l'arc est étonnante. Le poème a recours au même procédé de la prosopopée que précédemment. Philippe d'Autriche s'exprime à la première personne et établit le même lien direct entre les deux monarques :

Yo soy Felipe el primero / que de España fue heredero, / mis
empresas pocas son, / las demás dexé al tercero.³³

Ce faisant, il opère le même transfert de valeurs de l'un à l'autre. Si l'on n'est pas certain du contenu politique de ce message, on soulignera en revanche un fait qui nous semble significatif, à savoir, l'absence de

³³ *Ibidem*, pp. 129-130.

toute référence à Philippe II, mort quelques mois auparavant. Doit-on voir dans cet effacement du Roi Prudent une volonté délibérée de rupture avec ce qui a caractérisé le règne du père de Philippe III : les pratiques politiques autoritaires, notamment, pour ce qui est de Valence, le long mandat du marquis d'Aytona dont nous avons parlé précédemment, et, plus généralement, la multiplication des conflits militaires et des désordres financiers et économiques qui s'en sont suivis ? C'est possible, du moins connaît-on les espérances de changement suscitées par l'avènement de Philippe III, surnommé le "prince de la paix".

Dans les deux poèmes figurant sur l'arc de triomphe dressé aux frais de la municipalité de Valence, les rois du passé acquièrent une fonction prophétique selon laquelle Philippe III est l' élu de Dieu :

Y pues Dios, por su clemencia, / hos hisso Rey de Christianos, /³⁴

Para vos, Phelipe mío / hos las tiene Dios guardadas / y con
vuestro real brío / seran las fuersas postradas / del turco y su
señorío.³⁵

Ces extraits des deux poèmes sont porteurs des valeurs messianiques dont la Monarchie hispanique, depuis Ferdinand le catholique, avait fait un des fondements de sa légitimité : le roi est l' élu de Dieu pour propager la foi et conduire la lutte contre les Infidèles. Cette affirmation et cette mission sont au cœur du programme idéologique de la Monarchie catholique de Philippe II. L'absence de toute référence au Roi prudent est encore moins compréhensible et ne peut qu'être significative de la volonté des élites municipales de tourner la page du long règne de Philippe II, tout en manifestant l'adhésion de la ville à ce programme dont Philippe III est l'héritier. En outre, on rapprochera également le contenu messianique et anti-musulman de ces poèmes, de l'existence à Valence d'un courant de pensée à forte connotation messianiste dont la résurgence au milieu du XVI^e siècle a été étudiée récemment³⁶. Celui-ci s'est formé pendant les *Germanías* autour de la figure mystérieuse de l'*Encobert* et se nourrit longtemps de la présence

³⁴ *Ibidem*, p. 129.

³⁵ *Ibidem*, p. 129.

³⁶ P. PEREZ GARCIA, J. CATALA SANZ, *Epígonos del encubertismo. Proceso contra los agermanados de 1541*, Valence, Biblioteca Valenciana, 2000, 519 p.

d'une importante communauté morisque (le tiers de la population du royaume) laquelle, ainsi que nous l'avons vu précédemment, donne une certaine consistance au "péril turc".

Ces éléments sont les seuls que Felipe de Gauna décrit minutieusement. Les autres représentations qui ne sont pas décrites sont évoquées dans le texte par des propos élogieux qui ne nous renseignent en rien sur leur forme. Felipe de Gauna a de toute évidence opéré un choix et nul ne sait quels en sont les critères. Les éléments décrits par Gauna qui contribuent à exalter la figure du roi se trouvent sur la partie extérieure de l'arc. Le cortège n'a donc pas encore franchi la porte d'entrée de la ville.

Le franchissement de l'enceinte urbaine va encore être différé par la célébration d'un autre rite par lequel les clés de la ville vont être remises au roi. La remise des clés de la ville est un rituel politique de soumission, volontaire, comme c'est ici le cas, ou forcée, lors d'une conquête militaire³⁷. Cette cérémonie semble avoir été particulièrement soignée par les représentants de la ville et fait l'objet d'une minutieuse description dans le texte de Gauna.

Au moyen d'une machinerie installée à l'intérieur de l'arc (*con maravilloso artificio*) un grand œuf peint d'une couleur bleu ciel est descendu jusqu'au sol. L'œuf s'ouvre et deux enfants en sortent. L'un porte un habit de diacre et l'autre celui de l'ordre des dominicains. Ils représentent les deux saints patrons de la ville de Valence : Saint Vincent Martyr et Saint Vincent Ferrier. Ce sont eux qui remettent à Philippe III les clés de la ville, puis entonnent une chanson à deux voix que Felipe de Gauna transcrit intégralement.

Dans ces quelques vers, qui forment une *redondilla*, les deux saints apparaissent comme l'âme de la ville et sont en quelque sorte les gardiens des portes et des cœurs. Les clés dorées qu'ils remettent à Philippe III lui en assurent la maîtrise :

Abrirán las manos vuestras / de tantas fidelidades / las puertas y
voluntades / con estas llaves maestras.³⁸

³⁷ On a à l'esprit la représentation que fait Vélasquez de la remise des clés de la ville hollandaise de Breda, conquise par les *Tercios* espagnols (*Las Lanzas* ou *La Rendición de Breda*).

³⁸ F. de GAUNA, *op. cit.*, p. 130.

On soulignera qu'après avoir été l'occasion de faire l'éloge du roi avant le franchissement de l'arc, la cérémonie de la remise des clés est placée sous le signe de l'éloge des qualités de la ville de Valence, reposant ici sur un ensemble de rapprochements étymologiques et sémantiques *Valencia / valor / vincere / vencedor / Vincentes* :

De Valencia somos guía / dos vencedores Vincentes / que hes
bien que críe valientes / Valencia que es valentía.³⁹

Ainsi que nous l'avons souligné précédemment à propos de la politisation du texte de Gauna, l'accomplissement du rite de soumission politique, qui diffère le moment où le monarque pénétrera à l'intérieur de l'enceinte territoriale de la ville, apparaît comme une sorte de défense rituelle de la ville. Celle-ci marquait ainsi son existence en tant qu'entité politique et ses limites en tant qu'espace territorialisé. Ce n'était qu'après avoir sacrifié à ce rituel que le monarque pouvait franchir l'arc soulignant la porte de la ville.

Au revers de l'arc, figurent plusieurs représentations. La première que cite Gauna, est celle de Romo, mythique fondateur romain de la ville de Valence dont on parle dans les chroniques. Celui-ci s'exprime dans une *copla real* et rappelle qu'avant de s'appeler *Valencia*, la ville s'appelait *Roma*, la nouvelle Rome. La seconde rapproche Philippe III du non moins mythique Hercule, considéré dans les chroniques comme le 11^{ème} roi d'Espagne. C'est un héros que l'on retrouve dans l'emblème de Charles Quint où la devise *Plus outre* figure au-dessus des deux colonnes du héros grec. Selon le même procédé que précédemment, Hercule s'exprime à la première personne, dans une *copla real*, mais s'adresse à tous : pour prédire l'avènement d'un *Felipe sin segundo*. Sans trop insister sur cette question, on relève l'ambiguïté de la formule *sin segundo*, dont le sens premier est celui de "sans égal", mais qui signifie, ici encore, l'effacement de Philippe II.

Enfin, Gauna achève la description de l'arc de triomphe par la citation d'un quatrain dont la note est religieuse et messianique :

En vuestra natividad / No hos hazido el cielo avaro / Pues nacistes
por reparo / De toda la chistiandad.⁴⁰

³⁹ *Ibidem*, p. 130.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 131.

Ce n'est qu'après tout cela que Philippe III entre dans la ville, et c'est ainsi que Felipe de Gauna en fait le récit :

Acabado de describir la fábrica y arco triunfal sobredicho, y leydo por muchos cavalleros los motetes curiosos que en él havía, y por las personas curiosas y de buen proceder y, visto esto como tengo dicho, entonces con mucho regocijo, entró la magestad real del rey don Phelipe en su ciudad noble de Valencia, passando por baxo de aquel portal de sanct Vicente [...].⁴¹

Dans sa structure même, cette phrase, qui opère le passage de la description à la narration, établit un lien direct entre les lecteurs du récit de Felipe de Gauna et les spectateurs de l'événement. Ce lien est structuré par la succession des verbes *describir*, *leer*, *ver*. Après avoir été ralenti par la lecture des différents messages délivrés par les textes et les figures qui ornent l'arc de triomphe, le récit peut continuer d'avancer, au rythme de la progression de Philippe III et d'Isabel Clara Eugenia à l'intérieur de la ville de Valence.

Conclusion.

Le récit des deux épisodes des fêtes et des cérémonies qui se sont déroulées à Denia et à Valence à l'occasion des mariages de Philippe III et de l'infante Isabel Clara Eugenia est riche d'enseignements. Dans les deux cas, la célébration festive est structurée par un ensemble de rituels, porteurs de significations sociales et politiques.

À Denia, où le duc de Lerma est l'ordonnateur des fêtes données en l'honneur de ses invités royaux, le tournoi, ou pas d'armes, est l'occasion de réunir l'assistance dans le partage des valeurs chevaleresques, mais aussi d'illustrer la promotion de certains fidèles dans le nouveau dispositif de pouvoir que le *valido* met en place. En outre, par la manipulation des codes et des rythmes de la représentation théâtrale, celui-ci fait la preuve de sa toute puissance, vis-à-vis du jeune roi, comme auprès des courtisans qui l'accompagnent.

Lors de l'épisode de l'entrée royale à Valence, cérémonie ordonnée par le gouvernement municipal de la capitale, l'ensemble des rituels politiques accomplis lors de ce moment crucial précédant l'entrée du roi

⁴¹ *Ibidem*, p. 131.

dans la ville, contribue à construire une image rassurante et pacifique des rapports entre le monarque et la capitale du royaume de Valence. Si les rites politiques représentent les rapports de subordination et de soumission qui lient la ville au souverain, ils le font en préservant l'identité politique et culturelle de la capitale, voire en l'enrichissant, ce dont le texte de Felipe de Gauna se fait largement l'écho. Le rituel de l'entrée de Philippe III à Valence, par son caractère collectif et par la schématisation des rôles qu'il suppose, apparaît comme un moyen privilégié et apparemment peu coercitif de réguler les rapports politiques.